

Janvier 2018
N°47

COLLECTION

Les études du Crif



À LA CONQUÊTE DE LA MODÉRNITÉ LES PEINTRES JUIFS À PARIS

Crif

À LA CONQUÊTES
DE LA MODÉRNITÉ
LES PEINTRES
JUIFS À PARIS

Anne Le Diberder

*Historienne de l'art, Directrice de
la Maison-atelier Foujita.*



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonnetaeu & Dina Lahou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabeet Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenir du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations
du sentiment Anti-juif aux
États-Unis : Entre mythes et
représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël : Que dit le
droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan «
Sionistes, assassins ! » Le mythe
du « meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

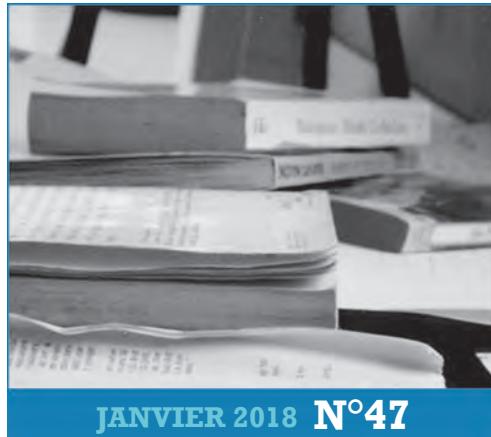
Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e
siècle et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg
& **Georges-Elia Sarfati**
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Suite en page 36



À LA CONQUÊTE DE LA MODERNITÉ LES PEINTRES JUIFS À PARIS

UNE ÉTUDE DE

ANNE LE DIBERDER

Historienne de l'art, Directrice de la Maison-atelier Foujita

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Etudes du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Anne Le Diberder

Anne Le Diberder, conservatrice et directrice de la Maison-atelier Foujita en Essonne (Villiers-Le-Bâcle) depuis plus de dix ans, est historienne de l'art et spécialiste de l'Ecole de Paris. Elle donne de nombreuses conférences au Japon et fut invitée par l'Académie des Sciences sociales de Shanghai en 2012 pour donner une conférence sur « Du patrimoine mondial au mémorial ».

C'est elle qui a fait de cette maison une ambassade de la peinture japonaise en France ! Auteur de *Foujita, le Maître du trait* (Philippe Picquier éditeurs), elle a été co-commissaire de nombreuses expositions Foujita, en France et au Japon.

Anne Le Diberder vient de recevoir en novembre 2017 de l'ambassadeur du Japon en France, M. Masato Kitera, le prix d'honneur du ministre japonais des Affaires étrangères. Elle est Chevalier des Arts et Lettres et Chevalier de l'Ordre National du Mérite.

SOMMAIRE

| | |
|--|------------|
| BIOGRAPHIE / | page 02 |
| INTRODUCTION / | de 04 à 05 |
| CHAPITRE 1 / L'ÉCOLE DE PARIS, UNE NOUVELLE JÉRUSALEM CULTURELLE | de 06 à 20 |
| CHAPITRE 2 / DE L'ÉCOLE D'ART DE VITEBSK À MONTPARNASSE | de 21 à 24 |
| CHAPITRE 3 / INVENTER LA SCULPTURE MODERNE | de 25 à 28 |
| CHAPITRE 4 / ÊTRE FEMME, JUIVE ET ARTISTE À MONTPARNASSE : UNE DOUBLE ÉMANCIPATION | de 29 à 32 |
| ÉPILOGUE / | page 33 |

INTRODUCTION

Penser le réel dans son image - dans son souvenir - et peut-être ainsi dans son passé, c'est l'un des commencements de l'art.

Emmanuel Lévinas
(*De l'oblitération*, 1986)

Existe-t-il un art juif ? C'est une interrogation récurrente dès que la question artistique au sein du monde juif est abordée. L'ampleur de l'aire géographique concernée - elle touche quatre continents - la diversité des productions, l'étendue historique du propos – plus de 3 millénaires – les prescriptions bibliques, la diaspora : tout fait obstacle à une synthèse.

De la synagogue de Douras-Europos en Asie mineure, construite au 3^e siècle, où ont été retrouvées des peintures murales figuratives, à Marc Chagall et ses rabbins musiciens, il existe bel et bien un art juif, riche et divers, florissant et parfois secret. Un art qui reflète son histoire et sa spiritualité, son passé et son présent. Un art qui dit aussi la modernité de sa pensée et de sa foi.

Avec la révélation du Mont Sinaï est dite la transcendance de Dieu, celle qui dépasse toute forme, toute matérialité et

toute parole. Il est celui dont on ne prononce pas le nom. Cette révélation impose un regard autre sur l'art et la figuration. La deuxième parole commande l'interdiction de toute image, comme une réponse au veau d'or. Elle exprime la différence radicale entre la nature d'une chose, ou d'un être, et sa représentation. C'est pourquoi Le Saint des Saints est un espace vide enclos dans un objet d'art dûment décrit. L'Arche d'Alliance est un chef-d'œuvre, par ses proportions, un cube de vingt coudées de côté, sa matière faite de bois précieux recouvert d'or et son décor de palmes et de fleurs agrémenté de deux kérubin – chérubins – ailés se faisant face. Mais ce que cette œuvre d'art contient est indescriptible et intraduisible matériellement. Il est l'écrin qui signifie le sacré.

Cette tension entre le matériel et le spirituel se retrouve après la destruction du Temple et l'abandon des sacrifices. Remplacé par la prière et par l'étude, il impose une salle d'assemblée permettant à tous les fidèles de se réunir. La synagogue est inventée et Le Saint des Saints est remplacé par une arche sainte ou tabernacle, qui accueille la Torah. Ce modèle architectural va servir d'exemple aux lieux de cultes des deux autres religions du

Livre, tant au Proche-Orient qu'en Occident. L'église et la mosquée procèdent du modèle de la synagogue. La création d'un espace de prières permet également la consolidation d'un corpus esthétique que nous connaissons encore, dont les judaïca sont l'expression matérielle.

La manifestation artistique la plus éclatante s'est exprimée longtemps à travers les manuscrits. La calligraphie permettant mille fantaisies, offrant une palette d'interprétations d'une richesse inouïe. Citons le cas particulier des Haggadot illustrées, certaines le furent, non pas par des artistes juifs, mais par des dessinateurs chrétiens, les juifs se voyant refuser l'accès aux métiers d'art jusqu'à la fin du 16^e siècle.

Car l'art juif est également traversé par l'histoire des hommes et leurs persécutions. C'est la raison pour laquelle l'affirmation du statut d'artiste est

aussi l'expression d'une émancipation, d'une reconnaissance du fait juif par les sociétés occidentales.

Ce fut un long chemin qui commença au 17^e siècle avec l'accès aux métiers d'art. Et il faut attendre le milieu du 19^e siècle pour voir émerger la reconnaissance des premiers peintres. Dans cette quête de liberté, un lieu cristallise alors toutes les espérances, Paris. La ville lumière a attiré au début du 20^e siècle des artistes venus du monde entier. Là, se sont retrouvés des artistes juifs talentueux qui ont su, pour la première fois, développer leur art en toute liberté. Parce que leur vie fut un combat, parce que leur talent fut immense, ils ont permis l'affirmation d'un art pictural qui s'inscrit dans la modernité et interroge les traditions. Ils sont les pionniers d'une histoire qui se continue aujourd'hui. Oui il existe un art juif et celui-ci est bien vivant.

L'ÉCOLE DE PARIS, UNE NOUVELLE JÉRUSALEM CULTURELLE

Paris, à l'aube du 20^e siècle, connaît une période culturelle particulièrement riche qui attire toutes les avant-gardes. Cette effervescence artistique est soutenue par un enseignement académique reconnu, des ateliers privés accessibles aux étudiants étrangers, un réseau de salons, de galeries et de marchands d'art particulièrement actifs. En outre, les Expositions Universelles organisées dans la capitale¹ contribuent fortement au rayonnement international de la ville. Ce contexte culturel et économique vivifiant est conforté par un régime républicain où les libertés publiques sont garanties. L'attractivité de la ville lumière est très forte auprès des jeunes artistes juifs venus de l'Est. Paris est vu comme un Eden, une nouvelle Jérusalem, un lieu de tous les possibles où règne liberté de vivre, de penser, de créer. Car ces jeunes artistes sont confrontés au poids de la tradition mais aussi à l'antisémitisme virulent de leurs pays d'origine. Ainsi, en Russie, les juifs sont exclus des grandes villes depuis 1791 et subissent plusieurs vagues de pogroms. Cette marginalisation les maintient dans une réelle pauvreté et les place en retrait de la modernité, d'autant que de sévères quotas limitent l'accès aux écoles et universités. Tout se joue donc au sein des shtetls : la vie tourne autour de la maison, de la sy-

nagogue, de la yeshiva et du heder, l'école juive traditionnelle, où sont dispensés les premiers cours d'hébreu et de Torah. L'influence de la Haskala, mouvement d'émancipation social et intellectuel inspiré des Lumières, né en Allemagne à la fin du 18^e siècle, gagne l'Europe orientale un siècle plus tard. Mais à l'inverse du mouvement allemand et autrichien, qui vise à la reconnaissance de la culture juive par son intégration dans la société et s'appuie sur l'élite intellectuelle, la Haskala d'Europe de l'Est se fonde sur son identité juive, contrant l'obscurantisme des pratiques hassidiques les plus orthodoxes. Elle favorise l'utilisation de la langue yiddish et s'ancre dans la culture populaire. Ainsi, en dépit de cette existence en apparence autarcique, la vie intellectuelle se développe, rythmée par les fêtes religieuses et les traditions populaires. L'existence est difficile, l'envie de découvrir un ailleurs est forte, d'autant que les échos d'une vie plus paisible et libre parviennent à travers les témoignages de ceux qui ont émigré. Et l'espoir donne des ailes.

Assurément, les artistes juifs de l'Ecole de Paris sont les enfants de la Haskala. Ils ont pris le parti de la liberté mais aussi celui de l'indépendance intellectuelle et de la transgression artistique. Chaque

artiste va transformer cet exil en un creuset unique où s'exprime son lien plus ou moins distendu avec sa culture et sa spiritualité juive.

Plus de cinq cents artistes juifs ont vécu à Paris au début du 20^e siècle.² Ce qui est déjà en soi un fait remarquable. Et, pour la première fois dans l'histoire de l'art, en dépit de la diversité des personnalités, se constitue, non pas un art juif, mais une réunion de constellations de talents qui ont pour point commun leur culture et l'affirmation de leurs racines. Et cette influence juive est reconnue comme telle.

Ces artistes, même de façon distendue, voire ténue, s'appuient sur leur identité culturelle. Certes, auparavant, des peintres ont su trouver leur place en France, tels Édouard Brandon (1831-1897), Alphonse Lévy (1843-1918) Edouard Moyse (1827-1908) qui ont créé une peinture de genre décrivant la vie juive, ses rites de passage, ses traditions. Mais un Camille Pissarro (1830-1903)³, contemporain des précédents, marrane et anarchiste, prend le parti de la modernité en s'affranchissant de toute référence culturelle juive. Cette occultation n'empêche pas l'artiste d'être identifié comme «israélite français» et de subir l'antisémitisme d'Edgar Degas (1834-1917). Tout se passe comme si culture juive et modernité ne pouvaient être associées jusqu'à ce début de 20^e siècle.

Le tournant est là, l'attractivité de Paris

favorise la constitution d'une communauté artistique cosmopolite, parmi lesquels les artistes juifs trouvent leur place. La liberté de créer, la diversité des formations a permis l'émergence, non pas d'un mouvement artistique unitaire, mais au contraire l'explosion d'une myriade de talents. C'est cette diversité qui a favorisé l'émergence d'une esthétique que l'on peut qualifier de juive moderne.

Evoquer l'existence d'un art juif, même moderne et sécularisé, renvoie aussitôt

à la question de la figuration, tant est central le deuxième commandement (Exode XX, 1-4) :

«Tu ne feras point d'idole, ni une image quelconque de ce qui est en haut du ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre», dit la Torah. Cette application stricte est plus prégnante encore dans le monde hassidique. C'est ainsi que le jeune Chaïm Soutine en fit les frais, puisqu'il fut roué de coups au point d'être hospitalisé, lorsque à onze ans il fut surpris par le fils du rabbin alors qu'il dessinait son père. Pourtant la question de la figuration ne relève pas de la sphère synagogale, il ne s'agit pas pour les artistes de s'y immiscer. Elle pose la question, non de l'interdit religieux et de sa transgression, mais bel et bien celle de l'identité juive, de l'émancipation et de l'intégration dans le monde moderne. Elle affirme l'existence d'une communauté vivant jusqu'alors en marge des nations qui possède une culture, des tradi-

“Plus de cinq cents artistes juifs ont vécu à Paris au début du 20^e siècle.”

7

tions, des talents. Ces artistes entendent les mettre en pleine lumière et exister, au même titre que tous les autres.

Pour autant, la question de la figuration dépasse le monde juif et interroge tous les artistes du début du 20^e siècle. La place de la photographie évacue la question de la ressemblance, au profit de la vérité intime du modèle, d'une identité psychologique qui va au-delà de l'apparence. Artistes juifs et non juifs se retrouvent dans un questionnement similaire, effaçant les questions d'appartenance à telle ou telle nation, à telle ou telle communauté : il s'agit d'inventer la modernité et ce pari les fédère.

D'autres capitales attirent les artistes juifs avides de cette liberté, comme Vienne et Berlin, mais Paris est la destination privilégiée, c'est «l'endroit où il fallait être»⁴. Elle réunit une intelligentsia issue de la diaspora qui comprend les critiques d'art les plus influents, comme le très conservateur Louis Mayer dit Louis Vauxcelles (1870-1943) à qui l'on doit les termes «fauvisme» et «cubisme», Florent Felsenberg dit Fels (1891-1977), créateur de la revue *l'Art vivant* en 1922, Jerzy Waldemar Jarocinski dit Waldemar George (1893-1970), ardent défenseur de l'École de Paris, et Adolphe Basler (1876-1951) qui contribue à la rédaction de la collection dédiée aux artistes juifs par les éditions du Triangle mais s'interroge sur le concept même de peinture juive dans plusieurs articles polémiques.

Un auteur tient une place particulière : poète symboliste, journaliste, critique littéraire engagé, Gustave Kahn (1859-1936), dreyfusard militant puis sioniste, crée en 1922 la revue *Menorah* qui contribue à la diffusion de la culture juive dans toute sa diversité. C'est l'une des premières revues juives d'expression française. Sous son égide est organisée en 1928 une exposition qui réunissait pas moins de 45 artistes. La revue cesse de paraître en 1933, date hautement symbolique, mais pour des raisons purement économiques.

À ces journalistes et écrivains, s'ajoutent les galeristes et collectionneurs. Par leur action, ils ont soutenu, souvent avec audace, les jeunes artistes. Citons Léonce et Paul Rosenberg⁵, marchands de Picasso, Daniel Henri Kahnweiler⁶, défenseur du cubisme, Léopold Zborowski⁷, marchand de Soutine et de Modigliani, ou la galerie Zak, fondée en 1928 par la veuve du peintre Eugène Zak (1884-1926), Jadwiga. Elle est la première à exposer Kandinsky à Paris en 1929. Déportée avec son fils, elle disparaît à Auschwitz en 1943. Les activités de la galerie seront reprises après la guerre, devenant un lieu de référence pour l'art juif. Elle ferme définitivement en 1966.

L'arrivée des artistes juifs à Paris s'échelonne naturellement dans le temps. Nous pouvons distinguer, même si ce découpage chronologique est quelque peu arbitraire, trois vagues d'immigration. La première se situe au tournant du 20^e siècle, la seconde avant la Première

Guerre mondiale, puis la troisième, pendant l'entre-deux-guerres. L'École de Paris à ce moment-là implose littéralement. Elle se délite, pour disparaître avant la fin de la décennie.

La communauté informelle qui a contribué avec tant de ferveur et de talent à l'éclosion de la modernité disparaît avec la Shoah. Beaucoup ont pu survivre mais ont tout perdu, rares sont ceux qui purent se protéger tout en préservant leurs biens. D'autres disparurent et leur fonds d'atelier fut pillé, détruit.

Tout cet idéal, ce questionnement, cet enthousiasme qui a présidé au début du siècle disparaît. Paris n'a pas su, ou n'a pas pu, protéger ceux qu'elle avait pourtant accueillis et qui lui avaient tant donné.

Le retour à la vie fut difficile, certains artistes se réfugièrent dans une forme de nostalgie, tandis qu'une nouvelle génération d'artistes s'emparait de formes d'expression autres, en particulier la bande dessinée, créant un art narratif comme une réponse pleine de verve et de vie à l'indicible.

Par leur œuvre, leurs audaces artistiques, leurs aspirations de vie libre et leur destin souvent tragique, ces artistes de la première moitié du 20^e siècle ont laissé une empreinte durable et ouvert une voie qui ne s'est jamais refermée.

Décrire la vie artistique juive au 20^e siècle, même dans un panorama rapide, est une tâche de grande ampleur tant sa diversité et sa richesse sont grandes. Le choix opéré est inévitablement partiel et partial, excluant des peintres ou des sculpteurs remarquables, mais aussi des pans entiers de la création artistique : les photographes, les décorateurs de théâtre, de cinéma, les musiciens...

Les pages qui suivent sont une invitation à la découverte de quelques artistes, étoiles d'une constellation formidable et inoubliable. Ces quelques pages se veulent être une petite fenêtre ouverte sur un univers extraordinaire de vie,

d'inventivité et d'histoires plurielles. Beaucoup d'œuvres de ces artistes sont exposées dans les musées, que ce soit à Paris ou ailleurs, preuve de leur talent immense et de la place de cette communauté hétérogène dans l'histoire de l'art et de l'Europe.

Au cœur de ce petit monde de Montparnasse, chacun se retrouvait, échangeait, partageait dans les cafés du boulevard. Ils existent toujours et se nomment *Le Dôme*, *La Closerie*, *la Coupole*. La topographie des premières rencontres artistiques était déterminée plus par la langue parlée que par les affinités intellectuelles, les Italiens préférant la Closerie des Lilas, les Russes, le Dôme.

Dans cette Babel artistique, des personnalités vont servir de passeurs d'idées, de traducteurs, favoriser les rencontres, fédérer les aspirations individuelles. Le premier d'entre eux fut Guillaume Apollinaire. Poète, critique d'art, il resta jusqu'à sa mort, le 9 novembre 1918, un ardent défenseur de la création contem-

poraine.

Car ce début de 20^e siècle voit l'abolition des frontières entre tous les arts, les passerelles si stimulantes entre créateurs sont souvent incarnées par les poètes. Et parmi eux une figure émerge, celle de Max Jacob (1876-1944).

1. Pas moins de six Expositions Universelles se sont déroulées à Paris entre 1844 et 1900.
2. Dir. Nadine Niesswasser, *Artistes juifs de l'Ecole de Paris 1905-1939*, Éditions Somogy, Paris, 2015. Page 10.
3. Plusieurs expositions consacrées à Camille Pissarro ont eu lieu en 2017 à Paris et en Ile-de-France. Voir le catalogue *Camille Pissaro, le premier des Impressionnistes*, Éditions Hazan, Paris 2017. Il existe quelques tableaux de genre peints par l'artiste. Réalisés avant l'affaire Dreyfus, ils reprennent les poncifs antisémites courants dans la France de la fin du 19^e siècle.
4. Gertrude Stein, *Paris-France*, réed. Editions du Rocher, Monaco, 2000. P 19.
5. Léonce Rosenberg (1879-1947), créateur de la galerie *l'Effort moderne*, qui disparaît en 1941 victime des lois antisémites, Paul Rosenberg (1881-1959) ouvre sa galerie rue de la Boétie, une grande partie de sa collection est saisie par les nazis et sa galerie devient le siège de l'institut des questions juives.
6. Daniel-Henry Kahnweiler (1884-1979), parce que citoyen allemand, ses biens sont placés sous séquestre en 1914 puis mis en vente au titre des dommages de guerre en 1921 et 1923. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Kahnweiler est protégé par son gendre Michel Leiris.
7. Léopold Zborowski (1889-1932), polonais, il arrive à Paris en 1914. Premier marchand de Modigliani, il soutient également Chagall, Soutine. Sa galerie périclite au tournant des années 30 et Zborowski meurt ruiné. Son épouse est contrainte de disperser la totalité du fonds.

Max Jacob (1876-1944)

Poète, critique d'art, il est issu d'une famille originaire d'Allemagne installée à Quimper depuis le milieu du 19^e siècle. Elle obtient la nationalité française après 1870 en raison du patriotisme dont ont fait preuve les jeunes hommes de la famille, dont le père de Max, lors de la guerre contre la Prusse. Elève brillant, Max Jacob entre à l'École coloniale qu'il abandonne rapidement pour devenir critique d'art à Paris sous le nom de Léon David.

Le jeune homme est un artiste polymorphe, poète, essayiste profondément marqué par le mysticisme et en particulier la kabbale. Il peint, souvent à la gouache, et dessine. Sa rencontre avec Pablo Picasso est déterminante. Entre eux se noue une profonde amitié et on prête au peintre espagnol l'injonction devenue légendaire : «Tu es poète, vis en poète» qui libéra son ami de toute velléité d'emploi alimentaire. Ami d'Apollinaire, Max Jacob côtoie tous les peintres et artistes de Montmartre puis Montparnasse. C'est un passeur d'idées, mais aussi un homme qui favorise les

“Sa rencontre avec
Pablo Picasso est
déterminante.”

rencontres et l'intégration des nouveaux venus au sein de cette bohème foisonnante, en particulier les artistes juifs comme Moïse Kisling ou Otto Freundlich.

Converti au catholicisme en 1915, Max Jacob redoute la réaction de sa famille⁸ qui, sans être religieuse, conserve son identité juive. D'ailleurs, Max Jacob ne renie pas celle-ci. Ses écrits mystiques sont fortement influencés, non seulement par la Kabbale mais aussi le Zohar. Dès la publication, en octobre 1940 par le gouvernement de Vichy, du statut des juifs, Max Jacob s'affirme citoyen français, né de parents et grands-parents juifs. Il refuse tout exil et toute aide, se sentant protégé à Saint-Benoit-sur-Loire où il vit depuis 1921.

Arrêté le 24 février 1944, Max Jacob est transféré à Drancy. Ses amis, en particulier Jean Cocteau, tentent de le faire libérer par tous les moyens. Le poète meurt le 5 mars, deux jours avant le départ du convoi 69 qui devait le mener à Auschwitz.

^{8.} Lettre à son cousin Jean-Richard Bloch dans «35 lettres de Max Jacob à Jean-Richard Bloch (1909-1934)», Europe n° 664-665, octobre 1985, p. 145.

Moïse Kisling et Léopold Gottlieb

«Deux Polonais se battant au sabre, se blessent» titre, photos à l'appui, le magazine *Le Miroir* en date du 21 juin 1914.

Le duel se déroule au Parc des Princes et fait grand bruit : il est couvert par plusieurs journaux et est même relaté dans les actualités Gaumont. L'ampleur médiatique donnée à ce fait divers est remarquable, au point que certains soupçonnent les deux hommes d'avoir monté de toute pièce cette histoire, commencée au pistolet et terminée au sabre. L'affaire s'achève par des blessures de part et d'autre et une notoriété au zénith pour les protagonistes.

Moïse Kisling est né à Cracovie en 1891. Il étudie à l'École des Beaux-arts de la ville et arrive à Paris en compagnie de Simon Mondzain en 1910⁹. Très rapidement, Kisling se lie à Modigliani, Pascin et Max Jacob. Son atelier, situé 3, rue Joseph Bara, non loin de la rue Notre-Dame-des-Champs, devient un lieu de rendez-vous et d'échanges féconds entre artistes. Engagé dans la légion étrangère en 1914, Kisling est blessé en 1915 et revient à Paris. La déconstruction de la figure n'intéresse guère l'artiste, tout comme il refuse toute assimilation communautaire. Il construit une œuvre maîtrisée qui reprend les traditions pictu-

rales occidentales, en particulier dans ses portraits aux regards d'une profondeur étonnante qu'il ancre dans la vie contemporaine par des détails vestimentaires précis. Moïse Kisling quitte la France à l'automne 1940 pour Lisbonne puis gagne quelques mois plus tard les Etats-Unis. À son retour en France il s'installe à Sanary-sur-Mer, dans le Var, où il séjournait depuis les années 30. Il y meurt en 1953.

“ L'affaire s'achève par des blessures de part et d'autre et une notoriété au zénith pour les protagonistes.”

Quant à son adversaire, Léopold Gottlieb (1883-1934), il est le dernier enfant d'une famille de commerçants orthodoxes installés à Drohobycz en

Galicie (Pologne).

Son frère aîné Maurycy¹⁰, également peintre, meurt prématurément en 1879 à 23 ans. Peintre célèbre et admiré, il faisait partie de cette première génération d'artistes juifs qui ont su développer une peinture de genre décrivant la vie juive. Poussé par ses parents qui reconnaissent en leur benjamin le talent de l'aîné, le jeune Léopold apprend le métier à l'École des Beaux-arts de Cracovie. Sans doute la notoriété de Paris, mais aussi l'envie de se dégager de l'ombre tutélaire de son frère disparu, incite le jeune homme à s'y installer. Il arrive dans la capitale en 1907. Ami de Moïse Kisling et du peintre bulgare Jules Pascin, Gottlieb est réputé pour ses portraits à l'élégance sobre et effi-

cace et exprime une préférence pour les thèmes bibliques. Il utilise une palette limitée qui souligne la précision du trait. Ardent défenseur de l'indépendance polonaise, il repart dans son pays au déclenchement de la Première Guerre mondiale et continue de dessi-

ner pendant le conflit. Ces œuvres font d'ailleurs l'objet d'une exposition à Lublin en 1917. Après la guerre, Gottlieb participe aux expositions d'art juif organisées à Varsovie en 1921 et 1922 et ne revient à Paris qu'en 1926 où il meurt dix ans après.

-
9. Simon Mondzain (1888-1979) né dans une famille juive pieuse qui considère sa vocation artistique comme une hérésie, il étudie d'abord à Varsovie puis à Cracovie. Il s'installe définitivement à Paris en 1912 et s'engage dans la légion étrangère pendant la Première Guerre mondiale. Ami de Zadkine, proche d'André Derain, il excelle dans le portrait. En 1925 il découvre l'Algérie, y séjourne régulièrement à partir de 1933, y passe toute la période de la Seconde Guerre mondiale. Il regagne Paris après la guerre mais continue de séjourner régulièrement en Algérie jusqu'en 1962.
10. Ezra Mendelsohn, "Painting a People: Maurycy Gottlieb and Jewish Art", Brandeis University Press. University press of New England, Hanover, 2002.

Être juif allemand à Paris, le tragique destin d'Otto Freundlich (1878-1943).

Otto Freundlich est probablement l'une des figures les plus emblématiques et les plus poignantes de l'avant-garde artistique. Issu d'une famille juive de Poméranie (Allemagne), il perd sa mère à l'âge d'un an. Son père se remarie avec une protestante, qui élève l'enfant dans la foi luthérienne. Otto suit des études commerciales à Hambourg avant de se tourner vers des études d'histoire de l'art à Berlin puis Munich. Il commence à peindre à l'âge de 27 ans et se rend à Paris en 1908. Il s'installe au Bateau-Lavoir à Montmartre, se lie avec Pablo Picasso et Max Jacob. Il passe la période de la Première Guerre mondiale dans les services de santé allemands, se rapprochant des dadaïstes et publant dans la revue pacifiste *Die Aktion*. Sa vie est faite d'échanges constants entre la France et l'Allemagne, tandis que son œuvre, très imprégnée par l'expressionnisme allemand, se tourne rapidement vers l'abstraction dont il est l'une des premières figures.

En 1912, il sculpte la «*grande tête*» inspirée de l'art des Marquises, c'est une réplique de cette œuvre, modifiée à dessein afin de la rendre grossière, photographiée en contre-plongée, qui servira de page de couverture à l'opusculo publié par les na-

“ Son œuvre, très imprégnée par l'expressionnisme allemand, se tourne rapidement vers l'abstraction dont il est l'une des premières figures.”

zis à l'occasion de l'exposition *Entartete Kunst* en 1937¹¹. Mais les persécutions à l'encontre d'Otto Freundlich avaient commencé bien avant. Dès 1922, alors que Freundlich exposait dans le cadre de la Première Exposition Internationale d'art de Düsseldorf, des tracts sont diffusés, accusant son œuvre «d'art juif français», le désignant comme «enfant monstre de la folie juive-dadaïste». Freundlich quitte définitivement l'Allemagne pour la France en 1924. Pour autant, il n'en n'a pas fini avec la vindicte antisémite. Après 1933, la propagande nazie le prend pour emblème de l'art dégénéré,

retirant des musées ses œuvres puis les détruisant. L'artiste représente en effet tout ce que les nazis exècrent : peintre d'avant-garde, il revendique ses origines juives. De plus, Freundlich a choisi l'abstraction, développant un art aux valeurs symboliques qu'il voulait universelles et qu'il avait dénommé «Communisme cosmique». Dès lors, la vie d'Otto Freundlich est une suite de tourments physiques et psychologiques. N'ayant pas obtenu la nationalité française, Freundlich est interné dès septembre 1939 à Colombes et déplacé par neuf fois, passant de camp en camp jusqu'à sa disparition. Libéré en juin 1940, il se réfugie dans les Pyrénées-Orientales à Saint-Martin-du-Fenouillet, mais il est dénoncé en février 1943. Interné à Gurs, dans les Pyrénées-Atlantiques, avec sa

compagne, Hannah-Jeanne Kosnik-Kloss, qui échappe à la déportation, Otto Freundlich est transféré à Drancy. Il fait partie du convoi 50 du 4 mars 1943 et meurt à son arrivée à Sobibor. Pendant ces années de traque et de calvaire, Otto Freundlich est revenu à la figuration. Dans ses carnets de croquis il représente la difficile existence des internés, les bri-mades, la souffrance quotidienne et la

désespérance qui en découle. Le dernier dessin qui nous soit parvenu figure l'arbre de Jessé, message testamentaire symbolique d'un artiste en quête de spiritualité qui considérait la modernité artistique comme un nouveau langage universel. Revenue dès la Libération de Paris dans la capitale, Jeanne Kosnik-Kloss retrouve l'atelier de Freundlich intact, préservé grâce à Pablo Picasso.

11. Mandy Wignanek, “Faked Icon, *The Large Head* in the Propaganda Exhibition *Degenerate Art*”, dans *Otto Freundlich, cosmic communism*, cat. expo., Kunstmuseum Basel, Éd. Prestel, 2017.

Être moderne : Louis Marcoussis (1878-1941)

Ludwig Casimir Markus naît dans une famille aisée et cultivée de Varsovie (Pologne). Conformément au souhait paternel, il suit des études de droit puis s'inscrit en 1901 à l'Académie des Beaux-arts de Cracovie. Il arrive à Paris en 1903 et s'inscrit à l'Académie Julian¹². Sa peinture s'apparente alors au mouvement impressionniste. 1910 marque un tournant pour l'artiste, il rencontre Picasso qui lui présente Guillaume Apollinaire. Ce dernier lui suggère de prendre pour pseudonyme le nom d'un petit village de la banlieue parisienne, Marcoussis. C'est désormais sous ce patronyme que le peintre signera ses œuvres. Cette année-là, Marcoussis¹³ se tourne vers le cubisme, tout en continuant de livrer des dessins satiriques à plusieurs journaux, dont *La Vie parisienne* et *L'Assiette au beurre*. Il développe également un rare talent de graveur. Marcoussis adhère à la *Section d'or* qui regroupe autour de Jacques Villon, Albert Gleizes et Jean Metzinger¹⁴. Ces artistes entendent appliquer les principes mathématiques, en particulier la géométrie non-euclidienne, ainsi

que la règle du nombre d'or, qui définit les proportions idéales depuis la Renaissance, à leurs créations cubistes. A la déclaration de guerre, Marcoussis s'engage dans l'armée française et monte au front l'année suivante. À la fin du conflit, il est nommé lieutenant et décoré de la croix de guerre.

À partir de 1919, Louis Marcoussis reprend la technique très populaire en Europe centrale des fixés sous verre. Cette peinture impose une extrême précision du geste car le verre ne supporte ni reprise ni surcharge de matière. Marcoussis produit plus d'une centaine d'œuvres, développant un art d'une grande modernité par le traitement géométrique des formes et une délicate nostalgie issue de la technique adoptée. Son activité de graveur est de premier plan et prend au fil du temps de plus en plus de place dans son œuvre. Avec sensibilité, il sait mettre son trait au service de l'écriture, de sorte que Paul Eluard le qualifie de peintre «cheri des poètes». Louis Marcoussis se réfugie à Cusset dans l'Allier dès juin 1940. Malade, il y meurt d'un cancer du poumon en octobre 1941.

12. L'Académie Julian, fondée en 1866, est une école d'art privée qui compte 6 ateliers lorsque Marcoussis arrive en France. Elle présente la caractéristique d'accepter les étrangers quel que soit leur niveau de compréhension de la langue française et, dès son ouverture, les femmes. Matisse, Vuillard ou Marcel Duchamp ont suivi cet enseignement.

13. Marcoussis, village du sud de la région parisienne, est limitrophe de Montlhéry en Essonne.

14. Formé en 1911, le groupe de Puteaux rassemble autour des trois frères Duchamp-Villon : Marcel, Raymond et Jacques, des artistes imprégnés de la philosophie de Bergson, des travaux mathématiques de Poincaré et des avancées cubistes menées par Braque et Picasso. Ils organisent l'année suivante une exposition : le «Salon de la section d'or». C'est le début d'une aventure fondamentale dans l'histoire de l'art moderne qui se terminera en 1925 par une ultime exposition mais aura été mise à mal dès 1914 par l'éclatement du groupe de la Première Guerre mondiale.

Trois amis à la conquête de Paris :

Chaïm Soutine (1894-1943), Michel Kikoïne (1892-1968) et Pinchus Kremègne (1890- 1981)

Kikoïne, originaire de Gomel (Biélorussie), et Soutine, également biélorusse, né à Smilovichi, se rencontrent dans l'atelier académique Krüger de Minsk, seule école de dessin de la ville. Très vite, cet enseignement ne leur suffit plus. Les deux amis s'inscrivent ensemble à l'École des Beaux-arts de Vilnius, réputée pour son enseignement et, surtout, accessible aux étudiants juifs. Ils y rencontrent le Lituanien Pinchus Kremègne.

Les trois amis décident de se rendre à Paris où ils arrivent séparément, en 1912 pour Krémègne et Kikoïne, et 1913 pour Soutine. Ils se retrouvent 2, passage de Dantzig au sud de Montparnasse, près des abattoirs de Vaugirard, dans un bâtiment étrange dénommé «La Ruche». Cette rotonde de trois étages avait été construite par le cabinet d'Eiffel pour l'Exposition Universelle de 1900 où elle servait à présenter les vins. Démontée, récupérée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher qui le transforme en ateliers d'artistes, c'est le lieu idéal pour ces peintres aux revenus plus que mo-

destes. D'ailleurs, bon nombre d'entre eux, étrangers, y trouveront là un havre de paix, un espace de vie et de création, comme Amédéo Modigliani, Marc Chagall ou Ossip Zadkine.

“ La Ruche, bon nombre d'entre eux, étrangers, y trouveront là un havre de paix, un espace de vie et de création.”

Les trois amis suivent alors l'enseignement de Fernand Cormon, peintre académique à l'Ecole des Beaux-arts de Paris. Leur carrière prend ensuite des trajectoires différentes. Pinchus Kremègne expose ses sculptures au Salon des Indépendants de 1914 et, à partir de l'année suivante, développe une peinture aux accents expressionnistes. Pendant la

Seconde Guerre mondiale, il se réfugie en Corrèze et reprend ses activités artistiques après la Libération. Il séjourne et expose en Israël au début des années 50 puis revient à Céret (Pyrénées-Orientales) qu'il connaît depuis 1918. Il y meurt en 1981 mais est enterré au cimetière du Montparnasse.

Michel Kikoïne, très proche de Soutine et de Modigliani, expose grâce à ce dernier dès 1919. Ses voyages dans le sud, que ce soit à Céret ou à Cagnes-sur-Mer (Alpes-Maritimes), l'influencent fortement et lui permettent d'éclaircir sa palette. Réfugié dans la région toulousaine pendant la Seconde Guerre mondiale, il relance sa carrière dans les années cinquante en participant notamment au salon «Les peintres témoins de leur temps»

qui fait la part belle à la figuration. Il séjourne en Israël et publie en 1953 un recueil intitulé *Enfants d'Israël*. Il meurt en 1968. Son fils, Jacob, né en 1920, est également peintre et signe sous le nom de Yankel.

Quant à Chaïm Soutine, artiste tourmenté et de santé fragile, il quitte la Ruche pour la cité Falguière en 1915, où il partage l'atelier du sculpteur Miestchaninoff. Soutenu par le marchand d'art polonais Zborowski, il quitte Paris et séjourne à Cagnes-sur-Mer, puis à Céret entre 1920 et 1922. Soutine travaille par séries, épuisant un motif en une peinture intensément nerveuse, en mouvement, qui semble diffracter les lignes de fuite. Son travail surprend ses contemporains mais séduit les plus perspicaces d'entre eux, en particulier les collectionneurs Albert Barnes¹⁵ et Paul Guillaume¹⁶.

Les achats effectués par ces derniers ainsi que le soutien sans faille de Marcellin et Madeleine Castaing¹⁷ permettent à Soutine de sortir enfin de la misère, mais

son état de santé – il souffre d'un ulcère à l'estomac depuis sa jeunesse – demeure précaire. Sa peinture tend progressivement vers plus de classicisme et présente de larges aplats colorés. La déclaration de guerre en septembre 1939 le surprend en Bourgogne. Commence une période de traque qui aggrave son état de santé. En dépit du danger il revient régulièrement à Paris. En 1941, il quitte la capitale avec sa dernière compagne, Marie-Berthe Aurenche, qui fut l'épouse de Max Ernst. Le couple trouve refuge en Touraine, à Champigny-sur-Veude. Le peintre continue de travailler. Souvent insatisfait, il détruit alors ses toiles. Fin juillet 1943, son état de santé s'aggrave et requiert une intervention d'urgence. Marie-Berthe Aurenche souhaite le faire opérer à Paris. Le transfert est périlleux en raison des contrôles, et les détours nombreux. Chaïm Soutine arrive trop tard à Paris et meurt d'un ulcère perforé le 9 août. Peu d'artistes, à l'exception notable de Cocteau et Picasso, assistent à son enterrement.

¹⁵. Albert Barnes (1872-1951), médecin, il a fait fortune en mettant au point un antiseptique. Mécène et collectionneur, il acquiert de nombreuses œuvres d'artistes français ou vivant en France, des impressionnistes aux artistes actifs entre les deux guerres.

¹⁶. Paul Guillaume (1891-1934), marchand d'art et collectionneur, il bénéficie au commencement de son activité des conseils éclairés de son ami poète et critique d'art Guillaume Apollinaire. À sa mort, en 1934, il a constitué une collection exceptionnelle de plus d'une centaine d'œuvres allant de la période impressionniste au début des années 30. Cette collection est conservée au musée de l'Orangerie à Paris.

¹⁷. Marcellin Castaing, critique d'art, et son épouse Madeleine (1894-1992), décoratrice influente, furent les plus grands collectionneurs de Soutine. Ils possédaient plus de 40 tableaux de l'artiste.

Les princes de Montparnasse :

Julius Mordecaï Pincas, dit Jules Pascin (1885-1930) et Amedeo Modigliani (1884-1920)

Né au sein d'une famille bulgare aisée, Julius Pincas étudie d'abord à Vienne, puis à Munich. Il s'installe à Paris en 1908. Ses parents désapprouvant son choix de vie, tant sa peinture que son attirance pour les prostituées, il modifie, à leur demande, son patronyme et se fait appeler Jules

Pascin. Correspondant de plusieurs journaux allemands, dont la revue *Simplissimus*, pour lesquels il produit satires et caricatures, il est l'un des rares artistes de cette période à bénéficier de revenus confortables. Sa générosité, son sens de la fête et son goût des femmes, lui valent le surnom de «Prince de Montparnasse»¹⁸. Un temps attiré par le fauvisme puis le cubisme, Pascin s'attache à décrire la vie à Montmartre et Montparnasse dans des dessins enlevés, rehaussés de gouache ou de lavis. En 1914, redoutant d'être enrôlé dans l'armée allemande – la Bulgarie s'étant rangée aux cotés de l'Allemagne – il s'embarque pour les Etats-Unis. Il obtient la nationalité américaine en 1920 et rentre en France cette même année. Sa production décrit le Paris des prostituées, des nuits folles à Montparnasse

“ Sa générosité, son sens de la fête et son goût des femmes, lui valent le surnom de "Prince de Montparnasse." ”

et à Montmartre, dans des tonalités qui s'adoucissent au fil des ans. Son œuvre offre un mélange inédit d'érotisme teinté tantôt d'une douceur nostalgique, tantôt d'une verve confinant à la satire. Pascin est de toutes les fêtes, il accompagne Hemingway dans ses virées nocturnes, expose beaucoup. Partagé entre son épouse, Hermine David¹⁹, et sa maîtresse, Lucy Krogh²⁰, il souffre de l'éloignement de cette dernière et s'interroge sur sa production artistique. «L'homme le plus

libre du monde», comme le qualifiait l'écrivain Pierre Mac Orlan, se suicide dans son atelier en juin 1930, laissant cet ultime message

tracé à même le mur : «Adieu Lucy». Le choc est grand pour tout Montparnasse et bon nombre de galeries tirent symboliquement le rideau le jour de son enterrement.

Amédéo Modigliani naît à Livourne, en Italie au sein d'une famille cultivée. De santé fragile, il contracte dès l'adolescence la tuberculose. Après avoir suivi un enseignement artistique dans sa ville natale, puis à Florence et Venise, il se rend en France dès 1902. Installé à Montmartre, il rencontre Max Jacob, Guillaume Apollinaire et le critique d'art André Salmon²¹. C'est une période où l'artiste est proche des Fauves. En 1909, sa rencontre avec Constantin Brancusi (1876-1957) le décide à se lancer dans la sculpture en taille directe, activité qu'il

abandonne au profit exclusif de la peinture à partir de 1913. C'est également la période où il choisit de vivre à Montparnasse. Il se lie alors d'amitié avec les artistes venus d'Europe de l'Est : Soutine, Kisling, Zadkine. Modigliani crée une œuvre figurative efficace qui associe la simplicité des lignes, inspirée à la fois des masques africains et de la sculpture égyptienne, et une réinterprétation sensuelle du maniériste florentin, avec ses coups démesurés et son inclinaison des visages. En 1920, sa première exposition personnelle à la galerie Berthe Weill fait scandale et la police exige le décrochage des grands nus

“ Son frère, Emmanuel Modigliani, député italien, répond par télégramme : «Enterrez-le comme un prince».”

ou la fermeture de la galerie. La santé de Modigliani se dégrade, d'autant qu'il abuse de drogue et d'alcool. Il meurt en janvier 1920 des suites d'une méningite tuberculeuse. Prévenu, son frère, Emmanuel Modigliani, député italien, répond par télégramme : «Enterrez-le comme un prince». Tout Montparnasse accompagne «l'enfant des étoiles» comme aimait à le qualifier son marchand Léopold Zborowski. Quelques jours plus tard, sa compagne, Jeanne Hebuterne, se défenestre, enceinte de 9 mois, laissant orpheline leur petite Jeanne à peine âgée de 2 ans. La légende Modigliani est en marche.

18. On le surnomme parfois également le «prince des trois monts», Montmartre où il réside, Montparnasse et le Mont de Vénus.
19. Hermine David (1886-1970) est artiste peintre et illustratrice. Elle rencontre Pascin chez le marchand de tableaux Henri Bing en 1907. Leur union est houleuse car Pascin ne cache pas sa liaison avec Lucie Krogh.
20. Cécile Vidil (1891-1977) dit Lucy, jeune modèle de Montparnasse et artiste textile. Elle épouse le peintre norvégien Per Krogh (1899-1965) dont elle divorce en 1934.
21. André Salmon (1881-1969), fils d'un aquafortiste d'origine russe, écrivain poète et critique d'art. Ami de Picasso, on lui doit le titre de son célèbre tableau *Les demoiselles d'Avignon*. Il sera d'un grand soutien pour tous les artistes de l'École de Paris, en particulier Modigliani. Pendant la seconde Guerre mondiale, il protège le fonds d'atelier de plusieurs artistes, dont celui de Moïse Kisling, et met tout en œuvre pour sauver Max Jacob. En raison de son activité de journaliste au *Petit Parisien* pendant l'occupation, il est condamné à cinq ans d'indignité nationale.

DE L'ÉCOLE D'ART DE VITEBSK À MONTPARNASSE

A la fin du 19^e siècle, la communauté juive de Vitebsk, bourgade du nord de la Biélorussie, constitue plus de la moitié de la population de la ville, avec près de 34.000 âmes. La vie culturelle y est particulièrement riche et dynamique. C'est là que le peintre Yehuda – ou Iouri – Pen (1854-1937) crée son école d'art. Ouverte en 1892, elle contribue à susciter

et à développer une émulation artistique exceptionnelle. Nombre d'artistes, dont Ossip Zadkine et Marc Chagall, suivirent son enseignement. Quelle que soit la durée de cet apprentissage, il marqua profondément tous ces artistes. Yehuda Pen a su leur offrir une place qui leur était refusée par les lois tsaristes. Celles-ci étaient particulièrement restrictives et discriminatoires à l'égard des juifs et leur imposaient un accès limité à l'enseignement par l'application d'un strict numérus clausus.

La contribution de l'École de Vitebsk à l'art du 20^e siècle est remarquable. Il ne s'agit plus de cantonner la culture juive à une représentation pittoresque mais, au contraire, de l'affirmer au sein

du mouvement moderne. Encouragés par Pen, ces artistes puisent tout ou partie de leurs sources dans la culture juive. On peut faire un parallèle avec la quête de primitivisme d'un Picasso qui lui fait admirer le Douanier Rousseau ou la culture ibère, berceau de

“ La contribution de l'École de Vitebsk à l'art du 20^e siècle est remarquable.”

l'art espagnol. Mais les sources à Vitebsk n'étaient pas claquemurées dans un musée, elles étaient sous leurs yeux. Yehuda

Pen leur suggérait de s'inspirer d'abord et surtout de la vie âpre et rude du shtetl, des rites et traditions qui scandent la vie juive. Ce n'est pas un univers figé, disparu, qui sert de ferment à leur art, mais un monde vivant, propice à l'imaginaire. Pour autant, cet enseignement n'était ni restrictif, ni exclusif. Bien au contraire, Yehuda Pen incitait chaque élève à se dépasser et à tracer sa propre voie. Il y avait chez cet artiste une générosité qui se traduisait non seulement dans les faits matériels, puisque ne payaient que ceux qui en avaient les moyens, mais aussi dans la transmission de son savoir qui respectait l'individualité de chacun. En cela, Marc Chagall (1887-1985) est assurément son élève au parcours le plus abouti et au succès le plus éclatant.

Marc Chagall (1887-1985)

Moishe Shagalow naît à Vitebsk en juillet 1887 dans une famille hassidique. Adolescent, il étudie quelques mois auprès de Yehuda Pen puis part à Saint-Pétersbourg suivre l'enseignement de Léon Bakst, peintre et décorateur de théâtre, qui viendra lui-même à Paris quelques années plus tard. Chagall arrive dans la capitale en 1910, se rapproche de Sonia et Robert Delaunay, André Salmon, Max Jacob et Pablo Picasso. Son œuvre métisse alors les influences du fauvisme, du cubisme et du primitivisme.

Il expose au Salon des Indépendants et au Salon d'Automne. La Première Guerre mondiale le surprend alors que Marc Chagall séjourne en Russie. Il représente la souffrance engendrée par le conflit, en particulier par des dessins à l'encre de Chine aux larges aplats qui exacerbent la tension dramatique du sujet. Entre 1914 et 1922, Chagall réside à Vitebsk et expose à Moscou. Dans sa ville natale, Chagall retrouve ses sources d'inspiration de jeunesse et dépeint avec tendresse la vie hassidique, transcendée par son amour pour Bella Rosenfeld, qu'il a épousée et dont il a une fille, Ida. En 1919, il prend la direc-

“ Pour la première fois dans l’art juif, une œuvre monumentale et moderne est réalisée par un artiste qui transcende la tradition hassidique. ”

tion de l'Académie libre de Vitebsk, l'ancienne école de Yehuda Pen. Le peintre souhaite renouveler l'enseignement, convaincu de l'avenir d'un art russe contemporain, et dans cet esprit fait venir les grands noms de l'avant-garde russe : El Lissitzky²² et Kasimir Malevitch²³. L'opposition entre Malevitch et Chagall pousse ce dernier à quitter Vitebsk l'année suivante.

De 1920 à 1922, Chagall devient alors l'un des principaux peintres décorateurs du théâtre

national juif de chambre, dirigé par Alexeï Granovski à Moscou. Pour la première fois dans l'art juif, une œuvre monumentale et moderne est réalisée par un artiste qui transcende la tradition hassidique. L'influence cubiste de Picasso, la peinture simultanée de Delaunay sont ici mises au service de la culture ashkénaze. Puis, après un séjour d'une année à Berlin, Chagall retrouve Paris en 1924. C'est une période heureuse qui s'ouvre pour l'artiste. Il continue de peindre un univers onirique et poétique empreint de lumière où vibrent les coloris chatoyants. Chagall voyage à travers la France, reçoit des commandes d'illustrations, dont les *Fables de la Fontaine* en 1928²⁴. En 1931 le peintre entreprend un voyage en Palestine dont il tirera des œuvres d'une grande puis-

sance et des sources d'inspiration qu'il utilisera ultérieurement pour l'illustration de la Bible.

En 1939, la famille Chagall se réfugie en Touraine, puis à Gordes. En dépit de la traque qui s'intensifie, Marc Chagall hésite à quitter la France. Le journaliste américain Varian Fry²⁵ qui dirige l'*Emergency Rescue Committee* prend contact avec lui en 1941. Cette organisation américaine a pour objectif de faciliter la fuite des artistes, intellectuels et personnalités pourchassés par les nazis. Il faudra toute la persuasion de ses amis, la force de conviction de Varian Fry et une arrestation pour que Chagall envisage de partir enfin pour les Etats-Unis. À Fry, qui le poussait à accepter de quitter la France, il posa cette question à la fois étrangement poétique et légère en ces temps si sombres : « Yat-il des vaches en Amérique ?²⁶ ». Lors de la première rafle de Marseille, le 9 avril 1941, Chagall est arrêté mais relâché grâce à Varian Fry. Le départ est cette fois programmé.

Bella et Marc Chagall arrivent en juin à New-York. Leur fille Ida et son époux, Michel Gordey-Rappaport, les rejoignent plus tard. D'abord séduit par la ville et son effervescence, la nostalgie l'étreint rapidement et sa

peinture s'en ressent. Les nouvelles d'Europe sont tragiques ; Chagall symbolise le martyre de l'Europe et en particulier celui de son pays natal par des séries de crucifixions. Mais jamais il ne pourra peindre l'indicible horreur de la Shoah. Il exprime sa fidélité en continuant de parler tantôt yiddish, tantôt russe ou français, et se refuse obstinément à apprendre l'anglais. Pierre Matisse²⁷, qui tient

une galerie d'art à New-York depuis 1925, soutient le peintre en organisant régulièrement

des expositions. En septembre 1944 Bella meurt. Chagall est anéanti. Il reste plusieurs mois sans pouvoir peindre. Progressivement l'artiste reprend goût à la vie. En 1947, il revient à Paris. C'est le temps de tous les triomphes et des grandes commandes, en particulier les vitraux de la cathédrale de Reims et le plafond de l'Opéra de Paris (1964). Dans le même temps, Chagall travaille à l'illustration de la Bible en s'attachant à représenter plus particulièrement la Genèse, l'Exode et le Cantique des Cantiques. Il offre à la France, qui a su le reconnaître comme l'un des siens, ce Message biblique inauguré à Nice, en 1973, en compagnie de son vieil ami André Malraux, écrivain et ancien ministre d'État des Affaires culturelles. Marc Chagall meurt en 1985.

“ Chagall symbolise le martyre de l'Europe, mais jamais il ne pourra peindre l'indicible horreur de la Shoah. ”

22. Lazar Lissitzky, dit El Lissitzky (1890-1941) né dans le shtetl de Pochinok en Russie, il étudie en Allemagne tout en voyageant en Europe, à Paris mais aussi en Italie. Il participe activement au renouveau artistique soviétique, se rapprochant du suprématisme de Malevitch et contribue activement jusqu'à sa mort aux réalisations soviétiques.
23. Kazimir Malevitch (1878-1935) né à Kiev dans une famille d'origine polonaise. Il étudie dans sa ville natale, puis à Moscou. Après une période néo-impressionniste il se tourne vers le futurisme. Malevitch est l'une des figures majeures de l'avant-garde russe. Avec son célèbre *Carré noir sur fond blanc* (1919) il ouvre la voie à un art radical qu'il nomme suprématisme. Artiste subversif aux yeux du pouvoir soviétique, il tombe en disgrâce et est même emprisonné en 1930. C'est la période où il opère un retour à la figuration. Il meurt en 1935.
24. Commandées par Ambroise Vollard en 1928, elles ne seront éditées qu'en 1952.
25. Varian Fry (1907-1967) journaliste américain, il arrive à Marseille en 1940 et met en place un réseau d'aide à destination des États-Unis, sous couvert d'attribution de bourses d'études. Il est soutenu dans cette opération par le vice-consul américain en poste à Marseille, Hiram Bingham et par la mécène et collectionneuse Peggy Guggenheim. Plus de 2000 personnes ont bénéficié de réseau, outre Chagall, citons, Hannah Arendt, Claude Levi-Strauss, Max Ophuls ou Jacques Lipchitz. Varian Fry est expulsé de France en septembre 1941 et n'aura de cesse d'alerter dès 1942 l'opinion publique américaine sur le sort des juifs d'Europe.
26. Varian Fry, «*Livrer sur demande ... « Quand les artistes, les dissidents et les juifs fuyaient les nazis* (Marseille, 1940-1941), Agone, Marseille, 2008. p. 145.
27. Pierre Matisse (1900-1989), fils de Henri Matisse, marchand d'art. Dans sa galerie new-yorkaise il s'attache à faire connaître l'art moderne et contemporains en particulier les artistes travaillant en France.

Oscar Mietschaninoff (1886-1956),

Oscar Mietschaninoff est une figure que l'Histoire a reléguée injustement dans l'ombre de ses amis. Artiste et collectionneur, il a été également un soutien pour beaucoup d'entre eux, nouvellement arrivés, souvent en manque de repères dans cette ville dont ils ne maîtrisaient ni la géographie ni la langue.

Oscar Mietschaninoff est né à Vitebsk, un an après Chagall. Après un passage chez Yehuda Pen, il part étudier à Odessa. Arrivé à Paris en 1907, il s'installe à la Ruche, puis cité Falguière à partir de 1911. Ami de Max Jacob, Picasso, Jacques Lipchitz, il s'intéresse particulièrement à l'art non européen, que ce soit d'Afrique ou d'Asie. Il expose ses sculptures à partir de 1912, principale-

“ Il s'intéresse particulièrement à l'art non européen, que ce soit d'Afrique ou d'Asie. ”

ment des bustes et torses dans des postures hiératiques qui allient figuration et modernité par la simplicité des formes. En 1919, il fait un voyage d'étude dans le sud-est asiatique et rédige un catalogue portant sur la sculpture khmère à la suite de ce séjour. Il constitue entre les deux

guerres une collection importante qui comprend non seulement des peintures acquises lors de la vente Kahnweiler²⁸ mais également des œuvres de ses amis, Kremègne, Soutine, Derain.

En 1923, il commande une maison- atelier à Boulogne-Billancourt à l'architecte franco-suisse Le Corbusier. Celui-ci crée une double villa que Mietschaninoff partage avec son ami Jacques Lipchitz. Une rétrospective de son œuvre est inaugurée au musée du Petit Palais à Paris en 1939. Il quitte la France pour les États-Unis en 1941 et s'installe à Los Angeles, où il meurt en 1956.

28. Au déclenchement de la Première Guerre mondiale, Kahnweiler, de nationalité allemande, refuse de combattre contre la France et se réfugie en Suisse. Sa galerie parisienne et ses biens propres sont mis sous séquestre par décision de l'État français. L'ensemble est dispersé, au titre des dommages de guerre, au cours de deux ventes, en 1921 et 1923.

Ossip Zadkine (1890-1967)

Ossip Zadkine est né à Smolensk en 1890, il suit l'enseignement de Yehuda Pen à Vitebsk puis part à Londres en 1905 où il devient ébéniste. Il s'installe à Paris en 1909, suit l'enseignement de l'École des Beaux-arts et se lie d'amitié avec Oscar Mietschaninoff. Celui-ci lui fait rencontrer Apollinaire, Cendrars, Picasso, Modigliani. C'est une période où les artistes, en particulier les sculpteurs,

cherchent à retrouver la pureté des lignes et à s'affranchir des canons classiques de la figuration. Cette quête passe par la simplification des formes et des volumes. Zadkine s'inspire alors des sculptures antiques et de l'art roman qu'il étudie longuement au Louvre. Après un épisode cubiste, il se tourne vers l'art grec archaïque, sans renoncer à

“ C'est une période de reconnaissance, marquée par le Grand prix de la Biennale de Venise en 1950. ”

la taille directe et à l'usage du bois qu'il affectionnait particulièrement. Puis, Zadkine explore les techniques du plâtre et du moulage. Les sujets de ses œuvres reprennent les thèmes classiques de la mythologie qu'il travaille de manière fluide et ronde. Son voyage en Grèce, en 1931, marque le tournant de son inspiration. Zadkine quitte la France pour les États-Unis en 1941, tandis que son épouse, Valentine Prax, artiste peintre qu'il a épousée en 1920, reste en France.

De retour à Paris, il retrouve sa compagne et se réinstalle dans son atelier de la rue d'Assas. C'est une période de reconnaissance, marquée par le Grand prix de la Biennale de Venise en 1950, des commandes publiques et l'organisation d'importantes rétrospectives à Cologne, Londres ou Zurich. Il meurt à Paris en 1967.

Chaïm Jacob Lipchitz, dit Jacques Lipchitz (1891-1973)

Chaïm Lipchitz naît à Druskienski, village lituanien proche de la Pologne et de la Biélorussie. Il suit l'enseignement de l'école des Beaux-arts de Vilnius et arrive à Paris en 1909. Il entre à l'École des Beaux-arts, tout en fréquentant les académies Colarossi et Julian. Sa production est alors très académique. Proche de Kisling, Modigliani et Sou-

“ Il s'intéresse au cubisme et transforme radicalement sa manière de sculpter associant couleurs et volume.”

tine, il s'intéresse au cubisme et transforme radicalement sa manière de sculpter associant couleurs et volume. Il fait partie des initiateurs de la sculpture cubiste. Albert Barnes l'apprécie et acquiert plusieurs de ses œuvres. À partir des années 30, sa production offre des volumes moins anguleux mais présente toujours un assemblage

complexe. Ses œuvres sont exposées régulièrement à Paris, en particulier dans la galerie Jeanne Bucher. Jacques Lipchitz quitte la France pour New-York en 1941 grâce à l'aide de Varian Fry. Il revient à Paris en 1946 avec sa femme, Berthe Kirosser. Le couple divorce et Lipchitz repart à New-York. Il obtient la nationalité américaine en 1958. Cette même année, atteint

d'une maladie grave, il reçoit la bénédiction de Menachem Mendel Schneerson, rebbe de Loubavitch.

Cette rencontre et sa guérison sont le point de départ d'un retour à la religion. Il se rend régulièrement en Israël, expose à Tel Aviv et Jérusalem. Il est l'auteur de *L'Arbre de vie*, sculpture monumentale installée sur les hauteurs du mont Scopus à Jérusalem. Jacques Lipchitz meurt en Italie en 1973 mais repose à Jérusalem.

Liev dit Léon Indenbaum (1890 ou 1892-1981)

Né en Biélorussie à Tchavoussy, il perd très tôt son père. La fratrie est alors dispersée et le jeune Liev est élevé dans la tradition juive par son grand-père, relieur d'art réputé. Il apprend l'ébénisterie et le dessin à Vilnius et s'installe à Paris en 1911. Hébergé et soutenu par le sculpteur Mietchaninoff

cité Falguière, il quitte cet atelier pour s'installer à la Ruche. Il y rencontre Krémègne, Modigliani et Soustine. Indenbaum expose dès 1912 mais continue de se former. Ainsi, de 1914 à 1920, il fréquente les ateliers des sculpteurs Maillol et Bourdelle. Il travaille alors aussi bien la ronde-bosse que les bas-reliefs. Le collectionneur Jacques

“ Son œuvre est couronnée par le prix Wildenstein décerné par l’Institut de France en 1958. ”

Doucet et le couturier Paul Poiret lui commandent à cette période plusieurs panneaux ornementaux. La finesse du modelé, l'elongation des figures rappellent le travail de Modigliani, tandis que ses sculptures suivent les préceptes de Maillol : la simplification des formes dans le respect des proportions.

Une partie de sa production est détruite pendant la Seconde Guerre mondiale. Indenbaum se cache dans le sud de la France pendant toute cette période. Il reprend ses activités après la Libération. Son œuvre est couronnée par le prix Wildenstein décerné par l’Institut de France en 1958. Il continue de travailler de petits formats jusqu'à sa mort en 1981.

Devenir artiste pour une femme est un parcours difficile, même en France, réputée pour sa liberté. Ainsi, jusqu'en 1900, l'Ecole des Beaux-arts de Paris leur est fermée. Le parcours est donc encore plus difficile et semé d'embûches pour ces jeunes

femmes venues de loin, qui doivent surmonter les préjugés, la barrière de la langue et le poids des traditions. Elles parviennent ainsi à s'affranchir avec une énergie et une volonté impressionnantes, jonglant souvent entre travaux alimentaires et production personnelle.

Mela Mutter (1876-1967)

Maria Melania Mutterlich dit Mela Mutter est née dans une famille progressiste de Varsovie, elle épouse le journaliste Michal Mutterlich avec qui elle s'installe à Paris en 1901. Mela suit alors

les cours de l'Académie de la Grande Chaumière. Elle avait auparavant suivi à Varsovie un enseignement artistique au sein d'une des rares écoles d'art ouverte aux femmes. La personnalité brillante de Mela Mutter est vite reconnue à Montparnasse. Proche de Gottlieb

et Zborowski elle se lie d'amitié avec de nombreuses personnalités proches du socialisme. Marquée par l'École de Pont-Aven et par Cézanne, Mela Mutter développe une œuvre puissante, dont les touches colorées sont renforcées par un cerné noir qui accentue les volumes. Proche du poète Rainer Maria Rilke jusqu'à la mort de ce dernier, elle expose régulièrement dans les salons. Réfugiée dans le sud de la France pendant la Seconde Guerre mondiale, Mela Mutter continue de peindre et reprend ses activités en pleine lumière après la Libération. Elle meurt en 1967.

Marie Vorobiev-Stebleska (1892-1984)

Fille naturelle d'un aristocrate polonois catholique, Bronislav Stebelski et d'une actrice juive, Maria Rosarovitch, elle suit l'enseignement de l'Académie Stroganov à Moscou et visite l'Europe à partir de 1910. Elle doit son surnom de Marevna à Maxime Gorki qu'elle rencontre à Capri en 1911. Elle sera d'ailleurs fiancée un temps à son fils. Marevna s'installe à Paris en 1912, trouve un atelier à La Ruche et suit les cours de l'Académie de la Grande Chaumière²⁹, puis de l'Académie russe fondée par Marie Wassilieff, artiste russe dont la «cantine» permettra aux artistes de survivre pendant la Première Guerre mondiale.

“ Elle déconstruit la figure sans perdre de vue le réalisme. ”

Soutenue par l'écrivain et collectionneur Gustave Kahn, elle rencontre Diego Rivera dont elle a une fille. Marevna s'intéresse très vite au cubisme. Elle déconstruit la figure sans perdre de vue le réalisme et s'intéresse également à l'art textile. Elle travaille en particulier pour le couturier Paul Poiret. Le galeriste Léonce Rosenberg devient son marchand jusqu'à la déclaration de guerre. Marevna se réfugie dans le sud de la France. Elle revient alors à un art plus classique, empreint de néo-pointillisme. Dans les années 50, elle exécute des portraits d'artistes d'une ressemblance saisissante, utilisant les lignes géométriques pour structurer la couleur comme autant d'éclats de lumière. Elle meurt en 1984.

²⁹. Fondé en 1904 par l'artiste suisse Martha Stettler (1870-1945) l'atelier, qui existe toujours, doit son nom à son adresse :14, rue de la Grande Chaumière.

Khana Orlova dite Chana Orloff (1888-1968)

Voici un parcours bien singulier que celui de Chana Orloff. Née à Tsaré-Konstantinovk, elle émigre avec sa famille en Palestine en 1905. La jeune fille devient couturière et rejoint le groupe sioniste Hapoel Hatzaïr. Elle devient professeur de couture à Herzliya mais quitte son poste en 1910 pour venir étudier la mode à Paris. Chana Orloff entre chez Jeanne Pa-

quin puis intègre l'Ecole des Arts Décoratifs l'année suivante. Elle se passionne pour la sculpture, qu'elle étudie à l'Académie Vassilieff. Chana Orloff se lie d'amitié avec Modigliani, Picasso, Cocteau et Apollinaire. Elle expose dès 1913 au Salon d'Automne. Dans les années 20, elle se distingue par la réalisation de portraits d'artistes et de personnalités. Chana Orloff est très proche d'Edmond et Madeleine Fleg. Sa réputation est telle qu'elle obtient la nationalité française

puis la Légion d'honneur. Elle continue d'avoir des liens très fort avec Tel-Aviv, y expose avec succès en 1935 et élabore avec le maire, Meir Dizengoff, le projet de musée de la ville. Grâce à son talent, Chana Orloff vit confortablement et se fait construire un atelier dans le 14^e arrondissement de Paris par le célèbre architecte Auguste Perret. En 1940, elle se réfugie en Suisse et à la Libération découvre son atelier dévasté.

Dès la création de l'État d'Israël, Chana Orloff s'investit. Elle réalise en particulier la sculpture de David Ben Gourion et plusieurs monuments mémoriels dont celui des héros de Ein Gev. Elle meurt en Israël en 1968.

“Étonnamment, beaucoup de jeunes femmes ont choisi la sculpture pour moyen d'expression.”

Étonnamment, beaucoup de jeunes femmes ont choisi la sculpture pour moyen d'expression, c'est le cas de Chana Orloff mais aussi de Sarah Liska (1882-1973), d'Irina Codreanu (1896- 1985) ou encore d'Anna Prinner.

Anna Prinner (1902-1983)

Anna Prinner naît à Budapest (Hongrie) en 1902. Elle suit les cours de l'École des Beaux-arts de Budapest et arrive à Paris en 1928. Elle choisit le prénom d'Anton, porte constamment un béret sur la tête et fume la pipe. Picasso l'appelle d'ailleurs «madame, monsieur». Elle cultivera cette ambivalence tout au long de son existence. Anton Prinner abandonne toute activité artistique jusqu'au tournant des années 30,

“ Elle cultivera cette ambivalence tout au long de son existence.”

s'intéressant à la pensée mystique et à l'ésotérisme. Elle travaille la gravure puis se met à sculpter des bas-reliefs aux lignes épurées. Cachée pendant la période de l'Occupation, elle exprime l'angoisse du temps présent par des dessins à l'encre d'un expressionnisme violent et torturé. Après la libération, elle se lie d'amitié avec les galeristes Loeb³⁰.

Abandonnant Paris pour Vallauris en 1950, Anton Prinner se met à la céramique qu'elle abandonne au profit de la peinture. Artiste secrète et exigeante, elle meurt en 1983.

30. Pierre et Edouard Loeb naissent en 1897. Pierre ouvre sa galerie en 1924, Edouard devient courtier en art peu avant la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, les deux frères reprennent leurs activités, dans des galeries différentes, Pierre rue Bonaparte et Edouard rue de Rennes. Pierre meurt en 1964, son frère disparaît en 1984.

EPILOGUE

Beaucoup de ceux qui ont contribué à la notoriété de l'École de Paris ont disparu, déportés, victimes de l'antisémitisme et de la barbarie nazie. Le travail d'Aaron Fenster, continué par Jacques Nieszawer puis par sa fille³¹, rend une juste place à ces artistes. Certaines figures renaissent aussi par la littérature, il y a peu, Charlotte Salomon revivait sous la plume de David Foenkinos³².

Le travail des institutions, à commencer par le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris, mais aussi celui de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, de la Fondation du Judaïsme français, contribuent à la connaissance de ces artistes, tout comme le travail des historiens et des historiens d'art.

Le temps a passé mais l'héritage demeure, des artistes contemporains continuent de s'emparer de leur culture, de la faire vivre et de la renouveler. Comment ne pas trouver une filiation entre Joann Sfar, né en 1971, auteur et dessinateur, qui met en scène avec

tant de tendresse son univers séfarade, et un Marc Chagall qui sut décrire le monde ashkénaze ? Comment ne pas être bouleversé par la profondeur du travail de Carole Benzaken, née en 1964, écho poétique aux textes bibliques et à la lecture de Martin Buber ?

“ Des artistes contemporains continuent de s'emparer de leur culture, de la faire vivre et de la renouveler. ”

D'autres artistes se sont emparés de la mémoire juive, devenant des compagnons de route brillants et lumineux, proposant un dialogue exigeant et constant avec la mémoire, l'histoire et la pensée. C'est le cas de Gérard Garouste, né en 1946, et d'Anselm Kiefer, né en 1945. Un Français et un Allemand, travaillant en France, nés après la guerre, qui disent que les temps révolus ne doivent jamais être oubliés mais dépassés. Chaque génération d'artiste offre un regard sur le monde qui l'entoure mais ne peut s'épanouir sans reconnaître sa dette envers les générations passées, c'est tout le message de la culture et de l'histoire juive.

31. *Artistes juifs de l'École de Paris*, op. cité.

32. David Foenkinos, *Charlotte*, éd. Gallimard, Paris 2014.

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

Mireille Hadas-Lebel
Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne
nous éclaire sur sa « face sombre »
: quelques enjeux du projet de
Loi-cadre contre la circoncision
assimilée à une mutilation
sexuelle.
N°27 > décembre 2013
• 40 pages

70 ans du Crif
1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
• 116 pages

Gérard Fellous
La Laïcité française :
l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman
Le Printemps arabe à l'épreuve
de l'antisémitisme : y a-t-il un
avant et un après ?
N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro
Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie,
acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
• 48 pages

Sandrine Szwarc
Intellectuels juifs et chrétiens en
dialogue
N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous
L'État Islamique (DAECH),
cancer d'un monde arabo-
musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron
Le Messianisme comme réponse à
l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igoumet
Le négationnisme : histoire d'une
idéologie antisémite (1945 - 2014)
N° 34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez
L'opération « Bordure protectrice »
à Gaza : Journal d'une guerre de
100 jours
N° 35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal
Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en
Europe et aux États-Unis dans la
première moitié du XX^e siècle
N° 36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff
La vague complotiste
contemporaine : un défi majeur
N° 37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot
Le « Droit » nazi, une arme contre
les Juifs
N° 38 > octobre 2015
• 52 pages

**Valérie Igoumet & Stéphane
Wahnich**
FN : une duperie politique
N° 39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnéro
Migrations contemporaines du récit
sur le « signe juif »
Entre fascination, admiration,
comdation. Une question
irrecevable
N° 40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc
La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?
N° 41 > juin 2016
• 64 pages

Eric Keslassy
Comprendre
la guerre des mémoires
N° 42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet
L'identité nationale, c'est la
république !
Les cinq piliers républicains
qui font le socle, à consolider,
de l'identité française.
N° 43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman
Retour sur les principes guerriers
fondamentaux du Hamas et leur
transmission par le biais de la
chaîne télévisée Al-Aqsa
N° 44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron
Le dialogue de malraux avec le
peuple juif, « parrain de l'Europe »
N° 45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka
« L'exception marocaine ? »
N° 46 > octobre 2017
• 46 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Janvier 2018 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

ICL

CRÉDIT PHOTOS

Page de couverture : Photographie d'Anne

Le Diberder par Laurence Godard.

Nathalie KAUFMANN, Menorah 2017.

Monotype à l'huile 15x20cm.

Nathalie Kaufmann vit et travaille à Paris.

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Janvier 2018

Prix : 10 €